



Aux racines *des violences* *masculines*

Les statistiques sont claires : dans notre société,
les hommes sont majoritaires parmi les auteurs de violences. Pourquoi ?
Y a-t-il des liens avec la construction identitaire de la masculinité ?

CAMILLE WERNAERS (TEXTE) ET CANDELA SIERRA (ILLUSTRATION)

En tant que journalistes qui traitons des violences faites aux femmes, notre premier réflexe est de mettre en lumière ce que subissent les victimes au sein de notre société patriarcale. Nous leur offrons aussi un espace sécurisant pour raconter leur histoire, pour détricoter petit à petit le fil de ces violences, dont certaines restent malgré tout taboues, comme les violences psychologiques, sexuelles, économiques, ou l'ampleur réelle des féminicides. S'il est évident que nous n'avons pas encore tout raconté en ce qui les concerne, il reste un point que nous n'abordons pas souvent, à l'image du reste de la société : celui relatif aux auteurs de violences. L'expression « *violences faites aux femmes* » par exemple, utilisée dès l'amorce de cet article, cache le fait qu'il s'agit de violences masculines. Dans l'étude *Les violences liées au genre en Belgique*¹, publiée en 2024, on peut lire que « 95,9 % des femmes victimes de violence sexuelle ont été victimes de faits commis exclusivement par des hommes ». Quand il s'agit de violences physiques, un ou des auteurs de sexe masculin sont désignés par une majorité de femmes (73,1 %).

La responsabilité des hommes

En 2022 l'association Plan international Belgique écrivait² : « *Les garçons et les hommes sont souvent poussés par leurs pairs et les attentes sociales à adopter une certaine forme de masculinité. Ces injonctions à la masculinité poussent en fait les hommes et les garçons à adopter des comportements qui comportent des risques pour eux mais aussi pour les personnes avec lesquelles ils interagissent, notamment les femmes et les filles. [...] La société leur a appris que la violence est un moyen de contrôle légitime pour surveiller la hiérarchie entre hommes et femmes, pour obtenir ce qu'ils veulent.* » C'est notamment pour cette raison que la Convention d'Istanbul contre les violences faites aux femmes, ratifiée par la Belgique

en 2016, cite très clairement l'implication et la prise en charge des auteurs de violences.

En 2024, une petite révolution à ce sujet a d'ailleurs eu lieu dans notre pays : pour la toute première fois, une campagne de sensibilisation en Fédération Wallonie-Bruxelles, intitulée *Et si c'était de la violence conjugale ?*, s'est directement adressée aux hommes, en tant qu'auteurs potentiels. Les objectifs sont d'encourager les hommes à s'interroger sur leurs comportements, à identifier s'ils exercent un contrôle ou une emprise sur leur partenaire, et à faire appel à la ligne Écoute violences conjugales³. Un focus bienvenu sur les auteurs de violences alors même que « [...] ça met mal à l'aise. La victime, tu as envie de l'aider, mais les auteurs, c'est différent, on est très gêné », comme l'explique un homme dans le livre *Nos pères, nos frères, nos amis*⁴ du journaliste français Mathieu Palain qui s'est intéressé aux groupes de parole d'hommes auteurs de violences conjugales.

Les auteurs doivent apprendre à dire stop

De tels groupes existent aussi en Belgique, notamment au sein de l'asbl Praxis, qui dispose de plusieurs antennes sur le territoire wallon et bruxellois. L'asbl anime des groupes de responsabilisation pour les auteurs de violences, le plus souvent à la suite d'une décision judiciaire. « *La responsabilisation est un processus qui implique d'accepter d'endosser sa part de responsabilité dans ce qu'il s'est produit. Il faut lutter contre les stratégies récurrentes des auteurs, qui consistent à être dans le déni, à minimiser ou à chercher des justifications. Notre travail est de leur faire prendre conscience de l'impact des violences sur eux-mêmes et sur les autres, sur leur compagne et leurs enfants. C'est aux auteurs d'apprendre à dire stop* », explique Pascal Bartholomé, directeur de Praxis. Pour cela, il s'agit d'apprendre à mieux identifier leurs émotions. « *Ils doivent remplir un carnet*

« *Il faut lutter contre les stratégies récurrentes des auteurs, qui consistent à être dans le déni, à minimiser ou à chercher des justifications.* »

de responsabilisation, y raconter les événements qu'ils traversent pendant la semaine et les émotions ressenties. Dans leur socialisation genrée, les hommes sont plus enclins à ressentir de la colère. Ils peuvent moins se connecter à leur tristesse ou à leur peur, ce qui les entraîne à utiliser la violence pour se sortir d'un mauvais pas. Nous les incitons à travailler sur eux et à reconnaître les signaux d'alerte, qui sont aussi des signaux corporels. C'est important que cela se passe en groupe parce que cela crée des résonances entre les différentes histoires », détaille-t-il. >>>

De génération en génération

La victimologue belge Isabelle Seret souligne dans son livre *Chez moi vit la violence* que les auteurs ont souvent eux-mêmes vécu des violences durant leur enfance. Elle incite donc à prendre en charge les enfants victimes, pour éviter que ces violences ne se transmettent de génération en génération. « Il faut d'urgence permettre un suivi aux enfants et adolescents victimes, à qui ces jeunes peuvent-ils parler ? Qui va les croire ? Il y a aussi la honte, la culpabilité. »⁵ Les hommes pris en charge par l'asbl Praxis le mettent aussi parfois en avant. « Ils expliquent qu'ils s'étaient fait la promesse de ne jamais devenir comme leur père, précise Pascal Bartholomé. En franchissant la ligne rouge, ils ont failli à une promesse qu'ils s'étaient faite à eux-mêmes. Mais nous ne sommes pas des groupes de gestion de la souffrance des hommes. Ce qui nous intéresse dans la responsabilisation, c'est qu'ils ressentent de l'empathie pour leurs victimes. » Un auteur de violences interrogé par Mathieu Palain l'exprime en ces mots : « La petite graine de la violence, elle pousse, elle pousse, et je pense que cette graine est en moi depuis longtemps, elle fait partie de mon bagage nucléaire, de ce que m'ont transmis mes parents, de ce que j'ai vu dans ma vie d'enfant. [...] La violence surgit comme un instinct animal, et vous murmure à l'oreille : "C'est la faute de l'autre". »⁶

Les hommes comme acteurs de changement

Les violences sexistes et sexuelles se produisent également en dehors des foyers. Le projet *Men in progress*, fondé par Julie Ciallella, est un dispositif créé à l'intention des hommes pour lutter contre les violences dans les espaces festifs. Une campagne de sensibilisation, une boîte à outils et des podcasts ont été produits dans cette perspective, et des stands sont organisés lors de soirées ou de festivals⁷. « C'est un moment intéressant pour interroger les hommes, avec un point de vue féministe. On les encourage à penser à ce que ressentent les femmes, même pour des actes qu'ils considèrent comme étant

anodins : quand ils s'approchent d'elles pour danser sans avoir leur consentement, par exemple. On les fait réfléchir sur les raisons pour lesquelles ils posent ces actes. D'où cela vient ? Pourquoi se sentent-ils légitimes à se comporter de cette manière ? », indique Mathilde Séchet qui participe au projet, accompagnée par Hugo Mega de l'asbl Liminal⁸. « Nous avons normalisé et accepté énormément de comportements, que l'on perpétue sans nous remettre en question, par exemple quand il s'agit de draguer. On essaie d'inclure les hommes dans cette conversation, de manière systémique. Ils peuvent être acteurs de changement, à titre individuel, mais aussi dans leur groupe d'amis », explique-t-elle. « C'est tout un travail parce qu'il y a des mécanismes de défense. Les hommes vont répliquer qu'ils ne sont pas concernés, qu'ils sont des mecs bien, eux. Je ne pense pas que cela existe vraiment. En tant qu'hommes, nous bénéficions tous du patriarcat, qui permet à ces violences de se produire », poursuit-elle.

Alors que sur la question des violences les auteurs constituent un fil indispensable à tirer, pourquoi restent-ils souvent dans l'ombre de nos articles et de notre société ? Mathilde Séchet formule une hypothèse : « C'est délicat parce que cela remet en cause trop de choses sur lesquelles notre société est fondée. » De quoi dialoguer avec les propos de l'historienne Christelle Taraud, que nous avons rencontrée pour la sortie

« Nous avons normalisé
et accepté énormément
de comportements, que l'on
perpétue sans nous remettre en
question, par exemple quand
il s'agit de draguer. »

du livre *Féminicides. Une histoire mondiale*⁹ : « [...] les violences faites aux femmes sont probablement les premières violences de l'histoire de l'humanité, elles reposent sur un système d'écrasement des femmes et du féminin très ancien et très ancré ». C'est donc tout cet édifice qu'il reste encore à déconstruire. ●



1. Consultable sur le site www.iweps.be
2. Dans une étude intitulée *L'impact des masculinités sur la prévention contre les violences sexuelles et basées sur le genre*.
3. Vous pouvez contacter la ligne d'appel téléphonique au 0800 30 030 ou par tchat : www.ecouteviolencesconjugales.be
4. *Nos pères, nos frères, nos amis. Dans la tête des hommes violents*, Les Arènes 2023, pp.178-179.
5. Propos recueillis par Camille Wernaers pour son article « "Chez moi vit la violence" : dans les mots des auteurs de violences intrafamiliales », *Les Grenades*, 14 décembre 2022.
6. *Nos pères, nos frères, nos amis*, p.164.
7. Juliette Kiani, graphiste, a mis le projet en images, et Margot Mourrier-Sanyas, sémiologue, est à l'origine des slogans.
8. Liminal est une association bruxelloise dédiée à la transformation des masculinités et des normes patriarcales.
9. Voir sur notre site « Christelle Taraud : "Les féminicides reposent sur un système très ancien d'écrasement des femmes" ».